REVUE HISTORIQUE DES ARMÉES

Revue historique des armées

258 | 2010
Les corps expéditionnaires

La guerre de Succession d'Espagne : l'armée des Alpes et le siège de Toulon

Jean-Marie Martin

OpenEdition Journals

Édition électronique
URL : http://journals.openedition.org/rha/6930
ISBN : 978-2-8218-0528-6
ISSN : 1965-0779

Éditeur
Service historique de la Défense

Édition imprimée
Date de publication : 15 mars 2010
Pagination : 89-98
ISSN : 0035-3299

Référence électronique
Jean-Marie Martin, « La guerre de Succession d'Espagne : l'armée des Alpes et le siège de Toulon », *Revue historique des armées* [En ligne], 258 | 2010, mis en ligne le 23 janvier 2012, consulté le 20 avril 2019. URL : http://journals.openedition.org/rha/6930

Ce document a été généré automatiquement le 20 avril 2019.

© Revue historique des armées

La guerre de Succession d'Espagne : l'armée des Alpes et le siège de Toulon

Jean-Marie Martin

1 Charles II, roi d'Espagne, mourut en novembre 1700 ; son testament, rendu public, donnait son royaume à son petit-neveu Philippe, duc d'Anjou et second fils du Dauphin. De ce fait, Louis XIV installait son petit-fils sur le trône d'Espagne. À Vienne, on se résolut à la guerre. L'empereur Léopold Ier rechercha des alliés auprès des princes allemands et des puissances maritimes. Il signa en septembre 1701 un traité, appelé Grande Alliance, avec l'Angleterre et la Hollande. La guerre dura jusqu'aux traités d'Utrecht et de Rastadt, en 1713 et 1714. Le duc de Savoie Victor-Amédée, dont la fille avait épousé le jeune roi d'Espagne, était généralissime des armées françaises en Italie et avait sous ses ordres le maréchal Catinat. Ce fut un prince de sa maison, Eugène [1], glorieux par ses victoires sur les Turcs, qui ouvrit la campagne dès 1701, en traversant les Alpes au col du Brenner avec les troupes de l'empereur.

2 Les échecs continuels que les Français éprouvaient dans la guerre firent soupçonner à Catinat que l'habileté du prince Eugène n'y avait pas la seule part. Il osa le dire un jour en plein conseil de guerre, en face du duc de Savoie, et il en informa la Cour. Le roi, ne voulant pas admettre de pareils soupçons, se décida à le rappeler et envoya à sa place le maréchal de Villeroy. L'année suivante, le roi Philippe V et le duc de Vendôme arrivèrent en Italie et tout changea de face. Le duc de Savoie, ne pouvant continuer le rôle qu'il jouait depuis le commencement de la guerre, laissa percer sa défection, dans l'espoir que pour le conserver, on lui céderait le duché de Milan ; mais Louis XIV ordonna l'occupation de la Savoie et l'arrestation de tous les Piémontais qui servaient dans l'armée française. En 1703, le duc de Savoie, contre la promesse de cessions territoriales, s'engagea à faire la guerre à la France et à l'Espagne. En 1706, le duc était assiégé dans Turin par les Français quand le prince Eugène marcha à son secours. L'armée française fut battue sous les murs de Turin le 7 septembre et dut se retirer par Pignerol. Elle perdait toutes les places fortes

qu'elle tenait encore en Italie, mais conservait les vallées piémontaises dépendant du Briançonnais, occupait toujours la Savoie et occupa la vallée de Barcelonnette.

3 Au commencement de l'année 1707, les alliés avaient décidé d'attaquer la France sur toutes ses frontières. Le duc de Savoie et le prince Eugène réunirent le gros de leurs forces, auxquelles vinrent s'adjoindre 12 000 impériaux, et formèrent quatre corps qui prirent position près d'Ivrée, à Rivoli, à Orbassan près de Pignerol, et dans les environs de Coni. Ce n'était un mystère pour personne que les coalisés, campés sur le revers des Alpes, n'allaient pas tarder à descendre en France. À la Cour, on s'attendait soit à une invasion du Dauphiné par le pas de Suse, soit à une invasion de la Savoie et de la Bresse par le Val d'Aoste. Le roi avait donc ordonné de concentrer l'armée sortie vaincue d'Italie en Dauphiné et en Savoie et en avait donné le commandement au maréchal de Tessé qui, malheureux en Espagne, désirait faire oublier sa mauvaise fortune.

4 En avril 1707, les flottes anglaise et hollandaise vinrent croiser sur les côtes. Le comte de Grignan, lieutenant général et gouverneur en Provence en l'absence de Vendôme, avait établi un service de correspondance secret avec la Lombardie et avertissait la Cour des projets des ennemis ; mais l'on ne croyait pas que le duc de Savoie tenterait une expédition dans laquelle Charles-Quint avait auparavant échoué deux fois. Le maréchal de Tessé écrivait le 15 juin au ministre : « *Les positions occupées par les ennemis peuvent faire douter si c'est en Savoie, en Dauphiné ou en Provence qu'ils ont envie de pénétrer ; cependant la flotte combinée qu'ils ont dans la Méditerranée doit faire croire que c'est sur cette dernière province qu'ils portent leurs vues, et c'est pour cela que je vous envoie un exprès, car il n'y a pas un moment à perdre pour jeter à Toulon et dans les autres places du pays les hommes et les munitions nécessaires.* » Mais, il n'excluait pas la possibilité d'une ruse pour lui faire abandonner le Dauphiné et la Savoie et, en attendant les ordres, il ne changerait rien à sa situation tant qu'il verrait l'ennemi aussi puissant à Rivoli et à Orbassan.

5 C'était bien la Provence, avec le port de Toulon, qui était l'objectif de la coalition. L'Angleterre et la Hollande avaient imposé cette expédition à la fin de l'année 1706, dans un conseil présidé à Londres par la reine Anne qui avait promis le secours d'une flotte anglaise et six millions de subsides. Début juillet, le duc de Savoie et le prince Eugène, venus par Coni et le col de Tende, étaient sur le Var avec une armée de 40 000 hommes. La carte de Cassini, levée en 1778, montrait encore les camps retranchés établis à Toulon en 1707 sur la hauteur de Sainte-Anne et dans la plaine de Missiessy. Le maréchal de Tessé écrivait le 12 juillet au roi que Toulon n'était pas une place, mais un jardin, que l'on n'avait jamais songé aux fortifications du côté de la terre, mais que tout ce qui regardait la mer était en bon état.

6 La ville, dominée par la montagne de Faron et les hauteurs d'Artigues, de Sainte-Catherine et de la Malgue, lesquelles n'étaient ni armées, ni gardées, offraient de bonnes positions d'attaque aux assiégeants. La seule partie forte de la défense était du côté de la mer. Les deux darses étaient protégées par un rempart et des plates-formes garnies de nombreux canons ; la petite rade par la Grosse Tour et les tours de l'Éguillette et de Balaguier ; la grande rade par le fort des Vignettes, appelé plus tard fort Saint-Louis, et par le fort Sainte-Marguerite. Tout manquait à Toulon, soldats, vivres et munitions, et les fortifications tombaient en ruines. Le comte de Grignan accourut et prit la résolution de protéger la place par tous les moyens. Il commença dès le 3 juillet à employer une grande partie de la population aux travaux à exécuter aux remparts, fossés et retranchements. Il fit venir pour cela 2 000 hommes de la campagne pour aider les travailleurs de la ville. Outre le rétablissement des anciennes fortifications, les travaux comportaient des

retranchements sur les hauteurs de Sainte-Catherine et l'établissement, entre la ville et le Faron, du camp de Sainte-Anne destiné à l'accueil des troupes du Dauphiné.

7 Il faut signaler ici l'exemple du Cannois Jean Riouffe, qui reçut en avril 1708 une lettre de noblesse signée de la main du roi Louis XIV : « *L'ennemi ayant pénétré dans le pays et formé le siège de Toulon, le dit sieur Riouffe par son zèle extraordinaire a laissé sa maison et ses biens pour se rendre auprès du sieur comte de Grignan et a rassemblé par ses ordres aux environs de Toulon plus de cent compagnies de fusiliers et de travailleurs qu'il a fait entrer dans la place. Ce qui a donné le temps de se saisir des hauteurs et de faire des retranchements avant l'attaque de l'ennemi.* » [2] Grignan se rendit à Marseille, où il comprit vite l'immense difficulté qu'il aurait à se procurer les premiers fonds d'urgence. Alors, sans hésiter, il envoya sa vaisselle à la monnaie royale pour y être fondue ; l'intendant Lebret imita cet exemple et les offres arrivèrent de toutes parts : du parlement d'Aix, du commerce de Marseille, de la ville d'Arles et de la Provence entière.

La course pour Toulon

8 Le camp retranché de Toulon était vide. Le gouverneur avait écrit une lettre pressante au maréchal de Tessé et chargé le chevalier Bernard, son officier d'ordonnance, de reconnaître tous les passages, routes et chemins par lesquels les troupes du Dauphiné pourraient arriver à Toulon. Début juillet, le maréchal mit en route son armée ; 29 bataillons sous les ordres de Louis-Vincent de Goësbrian venaient à marches forcées de la vallée de Barcelonnette, les troupes légères par Allos et Castellane, l'artillerie et les convois par la vallée de la Durance ; le comte de Dillon les suivait avec les bataillons qui venaient du Queyras. Le maréchal avait laissé le comte de Médavi en Savoie mais avant la fin du mois de juillet, il lui écrivit de venir le rejoindre en Provence avec tout ce qu'il pourrait emmener de troupes.

9 L'avant-garde de l'armée des alliés arriva le 9 juillet sur les bords du Var, où le gros des forces parut le lendemain. En même temps, la flotte anglaise, composée de 100 voiles, dont 56 vaisseaux ou frégates, mouillait à l'embouchure du fleuve. Les troupes se reposèrent pendant la journée du 10, pour laisser aux ingénieurs le temps d'étudier les gués et préparer les ponts pour le passage de l'artillerie. Le 11 juillet, l'armée passait le Var, le duc de Savoie coucha à Saint-Laurent et en repartit le 15 seulement, en passant par Cagnes et Biot. Les Français n'avaient eu que le temps de jeter deux bataillons dans Antibes. Les alliés étaient à Cannes le 16, mais le feu du fort de Sainte-Marguerite leur avait interdit le passage par le bord de mer. Au Cannet, ils rencontrèrent une forte résistance et les Allemands massacrèrent tous les habitants qu'ils purent saisir. Un colonel piémontais ayant voulu, sur l'ordre du duc de Savoie, arrêter le massacre, les Allemands l'étendirent raide mort. À Pégomas et à Auribeau, les habitants s'unirent et organisèrent la résistance dans ce dernier village, plus facile à défendre par ses escarpements naturels ; l'ennemi ne put en venir à bout et reprit sa marche [3].

10 L'armée souffrit beaucoup de la chaleur et du manque d'eau au passage de l'Estérel. Girardin, qui était curé de Fréjus, écrivit ceci : « *La plupart des habitants avaient pris la fuite* (*...*). *L'armée navale des Alliés arriva dans notre plage le 17 juillet ; elle était composée de quarante gros vaisseaux de ligne, et d'une infinité d'autres bâtiments de toute espèce qui faisaient comme une forêt sur la mer. Les soldats et les matelots anglais et hollandais firent partout des dégâts inestimables* (*...*). *L'armée, s'étant reposée quatre ou cinq jours à Fréjus, en partit la nuit du 22. Elle mit le feu à quelques maisons du Puget, en passant ; la plupart de celles du Muy furent brûlées ;*

enfin, les troupes firent un incendie du bourg de Vidauban : elles arrivèrent en deux jours de marche à la Valette, près de Toulon, où elles campèrent. » [4]

11 Le maréchal de Tessé avait envoyé à Aubagne le marquis de Broglie, pour rencontrer le gouverneur et lui faire part de l'itinéraire des troupes du Dauphiné : elles venaient sur Riez, devaient prendre la route de Barjols, gagner Brignoles et arriver par Cuers et Solliès. Le comte de Grignan lui fit remarquer l'inconvénient de pouvoir rencontrer l'ennemi dans le voisinage de Cuers et le chargea d'un message pour le maréchal, lui recommandant de porter ses troupes jusqu'à Tavernes pour les faire tirer droit jusqu'à Toulon, à travers les montagnes, passant par la Roquebrussane et la chartreuse de Montrieux. Il envoya ordre à toutes les communautés de fournir vivres et moyens de transport nécessaires aux troupes qui devaient traverser.

12 Gustave Lambert, dans son *Histoire de Toulon* [5], écrit que le maréchal était à Valensole quand il reçut le message du gouverneur ; on tint un conseil de guerre sur la place de l'église, à l'ombre d'un ormeau, et la marche indiquée par M. de Grignan fut adoptée à l'unanimité. Lambert raconte ainsi la suite : « *Le 20 juillet, à la nuit close, le général de Goësbrian entrait à Tavernes. Les troupes se reposèrent pendant quelques heures et partirent par une nuit toute scintillante d'étoiles. De Tavernes à la Roquebrussane, les sept bataillons d'avant-garde fournirent des marches accablantes par les difficultés des chemins et la chaleur, qui était excessive. Les paysans des contrées qu'ils traversèrent se faisaient un point d'honneur de fournir aux officiers et soldats des vivres et des bêtes de somme pour porter certains bagages. À la Roquebrussane, les consuls et les habitants les accueillirent avec le plus vif enthousiasme et leur distribuèrent d'abondants approvisionnements en pain, en vin et viandes rôties. Ils arrivèrent à Méounes le 22. De Méounes à la chartreuse de Montrieux et de celle-ci au Revest, la marche fut très pénible. Les soldats, suivant l'exemple que leur donnaient leurs chefs, souffrant de la soif, succombant sous un soleil de plomb, montrèrent une constance remarquable. La journée leur suffit pour franchir ce désert montagneux, coupé de ravins et hérissé de sommets abrupts, à travers lequel ils furent guidés par quelques charbonniers, seuls habitants de ces solitudes. Le soleil déclinait et allait disparaître à l'horizon, quand les premiers bataillons contournèrent le pic de Caoumi (le mont Caume) et apparurent sur les hauteurs du Revest. Dès qu'on apprit à Toulon que l'avant-garde des troupes de secours descendait dans la vallée de Dardennes, il y eut parmi les habitants, les soldats et les marins une explosion de joie patriotique, et la confiance revint au cœur des plus timorés. M. de Saint-Pater et M. de Chalmazel* [6] *montèrent à cheval et, suivis d'une grande foule de peuple, se portèrent à la rencontre de M. de Goësbrian et de ses troupes, qui campèrent dans les prairies de Saint-Antoine, à quelques kilomètres de la ville. Le lendemain, 23 juillet, neuf bataillons arrivèrent à leur tour et s'établirent dans le camp retranché de Sainte-Anne. Enfin deux jours après, le 25, les treize derniers bataillons attendus apparurent au Revest.* »

13 Laindet de La Londe écrit dans *l'Histoire du siège de Toulon* [7] que le duc de Savoie croyait avoir au moins six jours d'avance sur l'armée du Dauphiné.
Quand il apprit à Pignans, le 23 juillet, l'entrée des premiers bataillons de secours dans Toulon, il dit au prince Eugène : « *Ce vieux Grignan nous a gagnés de vitesse* ». On lit dans la *Relation de la campagne du duc de Savoie en Provence*, publiée à Turin en 1708 : « *Une marche si extraordinaire ne lui semblait pas possible ; il ne concevait pas comment la brigade de Goësbrian pouvait être à Toulon, et comprenait moins encore par où elle avait passé, puisque la cavalerie palatine et les hussards de Brandebourg avaient constamment éclairé la route.* »

14 Cette circonstance inattendue le contraignit à s'arrêter à Pignans où il convoqua dans un conseil de guerre tous les chefs de son armée [8]. On y débattit longuement le parti qu'il y avait à prendre ; enfin, Eugène se leva et dit : « *Il ne s'agit plus maintenant de surprendre*

Toulon dégarni de troupes, comme on se l'était imaginé, mais de combattre une armée retranchée dans ses dehors et sur les hauteurs qui l'environnent, et soutenue d'un nombre infini de canons ; ainsi, je pense qu'on ferait bien de se retirer honorablement sans rien risquer. » Cette opinion allait l'emporter quand le duc de Savoie la repoussa vivement : « *L'entreprise sera continuée* (...). *Nous connaissons seul des choses que nous ne pouvons dire à personne* (...). *Nous ne sommes pas venus ici pour ne rien faire.* »Ces mots tranchèrent la question et le conseil se retira. Aussitôt trois fusées, tirées sur la crête de la montagne de Notre-Dame-des-Anges de Pignans, donnèrent le signal à la flotte qui mit à la voile des îles d'Hyères et vint mouiller à l'embouchure du Gapeau afin de débarquer le matériel de siège.

Le siège

15 On voit sur la gravure des rades de Toulon, le port et les remparts de la ville, le camp établi sur les hauteurs de Sainte-Anne et les positions successives des assiégeants. La marine avait formé douze brigades de 300 hommes chacune, dont huit chargées de l'artillerie et quatre de la garnison intérieure de la place ; deux vaisseaux de 80 canons, échoués devant les remparts, battaient la plaine depuis la hauteur de Sainte-Catherine jusqu'à celle de la Malgue.

16 Le 29 juillet, les ennemis, ayant occupé la crête du Faron, attaquèrent les positions d'Artigues et de Sainte-Catherine mais furent repoussés ; ils s'emparèrent le lendemain de la bastide d'Artigues ; à la troisième attaque, les Français ne purent tenir plus longtemps à Sainte-Catherine et se retirèrent en bon ordre. Maître de Sainte-Catherine, le duc de Savoie, au lieu d'attaquer le camp de Sainte-Anne, décida de le tourner en faisant filer des troupes au nord du Faron, pour gagner le Revest et Dardennes et déboucher par la gorge Saint-Antoine. Le prince Eugène partit à la tête de ses Allemands, mais il se trouva devant une ligne bien fortifiée tenue par 3 000 hommes, n'osa plus avancer et se tint au château de Dardennes. Le généralissime changea tous ses projets et décida de s'établir solidement à Sainte-Catherine avant de rien tenter. Il perfectionna ses lignes sous le feu des assiégés et plaça des batteries sur une foule de points, dont deux contre le fort Saint-Louis qu'il lui fallait réduire, parce que l'amiral Showel refusait d'approcher de la côte tant que ce fort ne serait pas au pouvoir des alliés.

17 Le maréchal de Tessé arriva à Toulon le 10 août avec 18 bataillons qu'il campa entre Missiessy et Saint-Antoine, où il établit son quartier général. Pour protéger Aix et Marseille, il avait envoyé le général Médavi avec 6 bataillons et 42 escadrons dans la plaine de Saint-Maximin et laissé trois régiments de dragons au Beausset. On lit dans la *Relation de Turin* que, par la chaleur étouffante qu'il faisait, le maréchal envoyait tous les jours de Toulon quatre charges de glace à la Valette pour la table des généraux des armées alliées, « *ce qui ne l'empêchait pas de prendre toutes les précautions que doit prendre un brave capitaine* ». Le temps s'écoula ainsi jusqu'au 12 août. Le duc de Savoie avait décidé de réduire la place sans risquer une attaque, mais seulement en ruinant, en détruisant toutes les habitations ; il démasqua trois batteries de mortiers et en dirigea le feu contre les murs de la ville, de manière à passer par-dessus et à cribler les maisons.

La bataille du Faron

18 Le maréchal était revenu à Toulon pour tenter une action décisive. Il avait ordonné que, toutes les nuits, chacun des bataillons qui seraient de service en avant du camp de Sainte-Anne détacherait dix hommes pour aller donner l'alarme aux assiégeants. Laindet de La Londe raconte ainsi l'attaque de la nuit du 15 août : « *C'était le 15 août, au milieu de la nuit, par une pluie battante ; pour la première fois l'artillerie était muette. Tout à coup un grand mouvement se fit à Sainte-Anne. La première heure du matin sonna à la tour de l'horloge et le pas uniforme et cadencé des soldats retentit sur le sol ; quatorze mille hommes, troupes de toutes armes auxquelles s'étaient joints des bourgeois, des ouvriers, des paysans accourus à la défense de leurs foyers, sortirent ensemble du camp. Le maréchal s'avança sur trois colonnes jusqu'au pied des hauteurs de Sainte-Catherine. Une quatrième colonne, aux ordres du lieutenant général Dillon, était partie de bonne heure, avec six pièces de canons portées à dos de mulets, pour la crête de la montagne du Faron ; il avait l'ordre, s'il parvenait à la Croix du Faron, de faire un signal sur lequel le maréchal commencerait l'attaque.* » « *D'un autre côté, le brigadier Cadrieux s'était embarqué à minuit avec six compagnies et six piquets de la garnison, pour aller faire une reconnaissance sur la hauteur de la Malgue afin de persuader les ennemis qu'on en voulait sur ce point à leurs batteries. Au point du jour, Dillon* [9] *avait enlevé la redoute du Faron et l'avait annoncé au maréchal par trois fusées volantes. Aussitôt, les trois colonnes s'ébranlèrent à la fois et la bataille s'engagea.* »

19 Après des attaques à la baïonnette, les troupes alliées, ne pouvant plus tenir, se dispersèrent en désordre ; en vain, le généralissime se présenta lui-même, en vain, ses lieutenants cherchèrent à arrêter les fuyards et à les ramener au combat ; les princes furent contraints de se retirer, après avoir vu raser leurs retranchements, détruire leurs batteries, brûler leurs gabions, leurs fascines, leurs madriers et leurs plates-formes. Le prince de Saxe-Gotha était mort dans l'action. À trois heures de l'après-midi, tout était terminé. D'un autre côté, les Français avaient attaqué le prince Eugène au château de Dardennes et l'avaient chassé, lui et ses Allemands, des hauteurs du Revest. L'attaque du brigadier Cadrieux à la Malgue avait réussi au point que certains regrettaient que l'on en ait fait une simple diversion.

20 Les alliés, qui n'avaient plus de retranchements, plus de batteries sur les hauteurs de la place, plus de parallèles, s'étaient repliés derrière l'Eygoutier. Il leur restait la flotte mais elle n'avait pu jusque-là approcher de la rade à cause de l'existence des forts et le duc de Savoie, le 6 août, en avait déjà prescrit le siège. De Saint-Pater avait recommandé aux officiers qui les commandaient de tenir jusqu'à la dernière extrémité et de n'abandonner leur poste que lorsqu'il y aurait une brèche considérable, « *ce qu'ils ne devaient faire qu'après avoir encloué leurs canons et leurs mortiers, les avoir jetés à la mer et fait sauter les poudres* ». Le fort de Sainte-Marguerite, après dix jours de résistance, manquant d'eau et de munitions, avait capitulé le 16 août et sept vaisseaux ennemis purent s'approcher en suivant la côte. Le 18 août, le donjon du fort Saint-Louis étant tombé et le fort lui-même étant entièrement criblé, les défenseurs enclouèrent leurs canons, allumèrent la mèche qui communiquait avec la poudrière et, à minuit, se retirèrent à la Grosse Tour.

Le bombardement

21 Alors, la flotte put naviguer et débarquer ce qui lui restait des équipages de siège ; le duc de Savoie lui demanda des mortiers en quantité, les établit derrière l'Eygoutier et

commença le bombardement de la ville par terre, en attendant que l'amiral eût mouillé les galiotes à l'anse de Saint-Louis pour la bombarder par mer. Mais, le 19 août, un vent violent du nord-ouest empêchait ces galiotes de doubler le cap Brun. La Londe[10]a fait du bombardement de Toulon la description suivante : « *Le bombardement, entrepris le 17, ne discontinua pas jusqu'au 21. Ce jour-là, à onze heures du matin, six galiotes anglaises vinrent mouiller au pied du fort Saint-Louis et commencèrent à bombarder le port et la ville. En même temps, cinquante-deux vaisseaux formèrent une ligne d'embossage depuis le Sépet jusqu'au château de Sainte-Marguerite et battirent à la fois toute l'entrée de la rade. C'était une chose horrible à voir et à entendre que ce feu continuel, ce vacarme de tous les instants, cette pluie incessante de boulets et de bombes et, pourtant, la population ne laissa apercevoir aucun signe de découragement.* » À la fin de la journée, une batterie de canons s'établissait à la Malgue, sous le commandement du capitaine de vaisseau de Court de Bruyères. Après quatorze heures de bombardement, dans la nuit du 21 au 22, les galiotes anglaises furent forcées de lever l'ancre et de rallier la flotte, qui retourna aux îles d'Hyères.

22 Ce bombardement fut le dernier effort des alliés. Leur armée, affaiblie par les maladies et la désertion, était hors d'état de continuer le siège et l'on n'ignorait pas qu'il venait un renfort considérable conduit par le maréchal de Berwick. Dès le 16 août, après la prise du fort de Sainte-Marguerite, les alliés avaient proposé un échange de prisonniers. Ils avaient embarqué le 21 la grosse artillerie, les malades et les blessés en laissant dans les lignes quelques pièces de campagne, afin de faire feu sur la ville pour distraire les assiégés, les empêchant ainsi de s'apercevoir du retrait de l'armée. Elle décampa donc secrètement dans la nuit du 21 au 22 et prit la même route qu'elle avait tenue en venant à Toulon ; elle ne fut incommodée dans sa marche que par une troupe de 600 à 700 paysans qui, pour se venger des contributions qu'ils avaient payées, s'emparèrent des défilés et des bois et firent main basse sur les traînards et sur ceux que l'avidité du pillage écartait dans les champs ; elle repassa le Var le 26 août. Le siège de Toulon était levé. Environ 200 maisons avaient été endommagées par les boulets de canon et au moins 600 par les bombes. Le maréchal de Tessé avait mis peu d'empressement à poursuivre les alliés dans leur retraite, ce qui lui fut reproché. En 1708, il fut remplacé à la tête de l'armée des Alpes par Villars, auquel succéda en 1709 le maréchal de Berwick.

23 Très peu de gens, à Toulon, ont entendu parler du siège de 1707. Et pourtant, le duc de Savoie et le prince Eugène avaient passé le Var avec une armée de 40 000 hommes, soutenue par les flottes anglaise et hollandaise, dans l'espoir de surprendre la place dégarnie de troupes et de détruire la puissance de la France en Méditerranée. J'ai tenté, en quelques pages, de rappeler les étapes de la défense de Toulon : l'appel à la résistance du comte de Grignan, la participation de la population au rétablissement des fortifications, la marche extraordinaire des troupes du Dauphiné pour entrer dans la ville avant les ennemis, la défense héroïque des forts, la bataille du Faron, le bombardement, la levée du siège, le retour précipité de l'armée d'invasion en Italie. L'amiral Showel fit naufrage aux îles Scilly en rentrant en Angleterre. La mer le rejeta encore vivant sur le rivage ; mais une femme, la première à le trouver, arracha l'émeraude qu'il avait au doigt. Trente ans plus tard, elle confessa ce crime sur son lit de mort et rendit la bague[11].

BIBLIOGRAPHIE

- TESSÉ (maréchal de), *Recueil de lettres,*Toulon,Bibliothèque municipale, 1706-1708.

- GIRARDIN (abbé), *Histoire de la Ville et de l'Église de Fréjus,* Paris, Vve Delaulne, 1729.

- PAPON (abbé), *Histoire générale de Provence,* Paris, Moutard, 1777-1786, livre XV.

- LAINDET DE LA LONDE (Charles), *Histoire du siège de Toulon par le duc de Savoie,*Toulon, Imprimerie de Canquoin,1834.

- LAMBERT (Gustave), *Histoire de Toulon,* Toulon, Imprimerie du Var, 1886-1892.

- DUSSIEUX (L.), *Les grands généraux de Louis XIV,* Paris, Lecoffre, 1888.

- LAVISSE (Ernest), *Histoire de France,*tome 8, Paris, Hachette, 1901-1911.

- PIERRUGUES (Jules-Joseph), *Cannes à travers les âges,* Cannes, Robaudy, 1931.

- COSTE (Julien), *Histoire de la vallée de Barcelonnette*, Gap, Vollaire, 1932.

- Académie du Var, *Le siège de Toulon en 1707***,** Toulon, Géhess, 2008.

La correspondance du maréchal de Tessé montre comment celui-ci avait pu, avec peu de moyens, garder une frontière de 300
kilomètres ; comment il avait empêché l'invasion de la Savoie, de la Bresse et du Dauphiné ; comment il avait secouru Toulon tout en protégeant Aix et Marseille. La Londe et Lambert citent les archives de Turin et de Londres, les notes du chevalier Bernard, officier d'ordonnance du comte de Grignan, et diverses relations
et journaux du siège. Le dernier document est un recueil des interventions présentées en septembre 2007 lors d'une évocation du siège de Toulon, organisée par l'Académie du Var à l'occasion du tricentenaire.

NOTES

1. Eugène de Savoie, fils du comte de Savoie-Carignan et d'Olympe Mancini, nièce de Mazarin, s'était présenté à Versailles et, au passage du roi, lui avait demandé une compagnie pour servir dans ses armées ; mais Louis XIV passa son chemin sans répondre. Eugène se mit au service de l'empereur et fut de toutes les campagnes contre les Turcs. Il se distingua à la bataille de Mohacs en 1687 et remporta en 1697 la victoire de Zenta, où plus de 25 000 Ottomans furent tués. Il détermina l'empereur à se déclarer contre Louis XIV lors de la succession d'Espagne. Avec Heinsius, grand pensionnaire de Hollande, et Marlborough pour l'Angleterre, le prince Eugène forma au nom de l'empire un triumvirat qui fut fatal à la France. Il mourut à Vienne en 1736. Napoléon le mettait au rang de Turenne et regardait comme des chefs-d'œuvre tous ses plans de campagne.

2. PIERRUGUES (Jules-Joseph), *Cannes à travers les âges*, Cannes, Robaudy, p. 72.

3. PIERRUGUES (Jules-Joseph), *op.cit.*, p. 79.

4. *Histoire de la Ville et de l'Église de Fréjus 1729*, livre II, Paris, Vve Delaulne, 1729 p. 270-271.

5. LAMBERT (Gustave), *Histoire de Toulon,* Toulon, Imprimerie du Var, 1886-1892, p. 104.

6. Les généraux de Saint-Pater et de Chalmazel étaient chargés de la défense de la place.

7. LAINDET DE LA LONDE (Charles), *Histoire du siège de Toulon par le duc de Savoie,*Toulon, Imprimerie de Canquoin,1834, p. 33.

8. Extraits de la *Relation de Turin* cités par La Londe, *op.cit.*, p. 33-34.

9. Arthur Dillon était né en Irlande en 1670. À la révolution de 1688 sa famille avait pris parti pour Jacques II contre Guillaume d'Orange. Il avait débarqué à Brest, à la tête de son régiment, en 1690. Son avancement fut rapide et il gagna chaque grade par une action d'éclat : brigadier à 32 ans, maréchal de camp à 34, lieutenant général à 36, il fit les campagnes d'Espagne, d'Allemagne et d'Italie. C'est un de ses petits-fils, Arthur Dillon, élu député de la Martinique en 1789, qui avait acheté près de Fort-de-France la plantation qui porte toujours son nom.

10. LAINDET DE LA LONDE (Charles), *op.cit.*, p. 72-73.

11. LEE, *Dictionary of National Biography*, Londres, 1897.

RÉSUMÉS

À la suite de la succession d'Espagne, l'empereur avait formé avec la plupart des princes allemands, l'Angleterre et la Hollande une « Grande Alliance » contre la France. En juillet 1707, une armée de 40 000 hommes conduite par le duc de Savoie et le prince Eugène, soutenue par les flottes anglaise et hollandaise, avait passé le Var dans l'espoir de surprendre la place de Toulon dégarnie de troupes et de détruire la puissance de la France en Méditerranée. On rappelle en quelques pages la glorieuse défense de Toulon : l'appel à la résistance du comte de Grignan, la participation de la population au rétablissement des fortifications, la marche extraordinaire de l'armée des Alpes pour entrer dans la ville avant les ennemis, la défense héroïque des forts, la bataille de Faron, le bombardement de Toulon, la levée du siège, le retour précipité de l'armée d'invasion en Italie.

War of Spanish Succession-the Army of the Alps and the siege of Toulon. After the Spanish succession, the Emperor had formed with most of the princes in Germany, England and Holland a "Great Alliance" against France. In July 1707 an army of 40,000 men led by the Duke of Savoy and Prince Eugene, supported by the English and Dutch fleets, passed through the Var in the hope of surprising Toulon, which had been stripped of troops, and destroying the power of France in the Mediterranean. One can recall in several pages the glorious defence of Toulon: an appeal for resistance by the Count of Grignan, the people's participation in restoring the fortifications, the extraordinary march of the army of the Alps to enter the city before the enemy, the heroic defence of the forts, the battle of Faron, the bombardment of Toulon, the raising of the siege, the precipitous return of the invading army to Italy.

INDEX

Mots-clés : Ancien Régime, guerre de Succession d'Espagne, Toulon

AUTEUR

JEAN-MARIE MARTIN

Ancien élève de l'École polytechnique et de l'École nationale des ponts et chaussées, il est ingénieur général des Ponts et Chaussées.